

Ron Padgett

Léger comme l'air

Traduit par Serge Fauchereau

1

Tout est calme aujourd'hui. Je m'assois dehors ou à l'intérieur près de la fenêtre et je regarde à l'extérieur, et l'espace d'un instant je me rends compte que ma main gauche soutient ma tête. Je vois la lumière sur les choses, les arbres, les collines, les nuages, mais je ne vois pas les arbres, les collines et les nuages. Je vois la lumière et il me vient alors qu'aujourd'hui n'est pas un jour précis, mais seulement du jour.

2

Le vent fait bruire les arbres et le son s'enfle ou s'apaise. Je suis assis depuis longtemps ; je contemple l'herbe, les arbres et le ciel ; puis, me retournant davantage en moi-même qui remarque les choses, peu à peu je ne regarde plus rien de ce qui était devant mes yeux. Un grand bruit de branches brisées a jailli au dernier tournant du sentier mental où je faisais les cent pas ; par la gauche il s'approchait de moi. J'ai tendu le cou dans cette direction. Et cela taillait, taillait dans les bois. Mes jambes se glaçaient. Je m'attends à l'entendre encore une fois, alors je me lèverai pour rentrer.

Silence.

3

Dans mes périodes d'inquiétude et de découragement je porte volontiers des vêtements de sport. Je viens d'ajouter à ma garde-robe trois shorts couleur pastel et quatre T-shirts gris clair et un pull de coton jaune si élégant et si désinvolte que ce doit être un modèle français. J'enfile mes nouveaux habits et mes nouvelles chaussures blanches ; et quand je vois des gens, ils me disent « Ça te va bien. C'est un nouveau short ? »

Je réponds : « Oui, en effet. »

Ensuite je retourne m'asseoir chez moi sous le porche face au ciel, avec mon nouveau short.

4

Je te regarde quelquefois quand tu ne t'en aperçois pas. Je te regarde à ces moments-là comme ferait un étranger de façon à mieux te voir. En fait tu as toujours l'air aussi frais et nouveau, toujours semblable à la personne que j'imagine être toi. J'aime cet air. Et je me sens heureux rien qu'à être là, à te regarder, comme fait le chien à nos pieds à nous, ses dieux. Je suis assis au pied de la chose qui est toi. Je regarde tes pieds.

5

J'enlève mes vêtements et je suis dans l'air, me coulant à travers lui, lui coulant autour de moi. Je regarde à droite. Les premières maisonnettes du village, les premières maisons du bourg, les premiers bâtiments de la ville : des os, de la chair, des vêtements. De l'air tout autour. De l'air que je ne peux respirer, parce que je suis aussi une structure que je dépasse, une tombe, un monument, un grand rien.

6

C'est un homme aux vecteurs nombreux qui s'assemblent et se réassemblent à la façon dont la musique vient d'abord de l'air puis d'un morceau de bois poussé dans l'air. Ensuite l'air est dans un musée d'un pays où tu n'as pas le droit d'entrer à présent parce que tes vecteurs ne sont pas en ordre. Tu dois rentrer chez toi et rassembler tes bâtonnets et tes cônes : la nuit tombe, la douce brume grise de son souffle.

7

J'ai rêvé que j'étais devenu un grand hamburger aux commandes d'un avion qui descendait dans une jungle lointaine me faisant signe de tous ses indigènes de carton vert, s'extasiant de l'arrivée tant attendue de leur messie. Un lumineux toit de pain de mie s'est ouvert au-dessus de moi quand je me suis doucement enfoncé dans le tourbillon et les angles de leur milieu vert.

8

J'arrive à une éclaircie mentale où je ne parle que selon le cœur. Libéré du bagage de qui je me trouve être, de tous les porteurs qui doivent porter le bagage et de l'exorbitante course en taxi à travers une version plus pleine de la même petite personnalité, je prends, pour ce qui semble être la première fois depuis longtemps, une grande aspiration qui va plus loin que le fond des poumons, et, durant la pause à la fin de cette aspiration, apparaît un petit miroir, avec un léger brouillard dessus s'effaçant très vite.

9

La paume de ma main est en dimanche, vannée, dominicale. Le reste de moi est en mercredi, là-haut à gauche, dans le ciel. Je vois que tu as besoin de feu bien que tu n'aies rien à fumer. Tu as laissé tes articles de fumeur en jeudi. Laisse-moi rappeler ma main et te les rapporter. Voilà, maintenant tu tires des bouffées. Mais elles ne se dissipent pas. Elles forment des ombres chinoises de ma main qui s'avance vers ton visage.

10

Il se fait jour en moi que je me répète. Encore un jour et me voici, calme, en plein air, ma main retournant le long de ses vecteurs. Dans cette éclaircie mentale les photons sautent tout autour des sauvages. Soudain le sorcier approche son visage du mien et crie «Mgouabi! Mgouabi!» en désignant mes photons. Je tends la main et saisis la lumière de son visage et la plie avec les doigts de ma main et il se fait jour en moi que je me répète.

11

Au bout de la lumière j'élève la voix d'en bas jusqu'ici mais tu n'y es pas. Je pourrais crier jusqu'à ce que les mots changent de couleurs mais cela n'y ferait rien. Tes vecteurs se défilent de la voix de ma main et ce qu'elle désigne : ce nuage lumineux là-bas, celui aux bords incandescents, si beau, plus léger que l'air enfin.

12

Un éclair froid traverse le ciel à présent couleur de ciment frais formant le corps de l'homme dont le cerveau est à plus de kilomètres de hauteur qu'on puisse trouver sur terre. Ce zéro absolu émotionnel est comme une colonne vertébrale conduisant de l'épais brouillard et de la pluie fine à travers lui ; et quand les vecteurs du soleil s'approchent de sa surface, ils s'en détournent et se déplacent parallèlement. Qui est ce grand homme de ciment ? Et comment savoir s'il est bien celui qui est venu ce matin mettre le contact et brancher l'électricité à mon cœur ?

13

Il fait sombre aujourd'hui. Je suis assis à l'intérieur, la main gauche touchant ma tête. Je regarde le plancher, les tissus, la fumée de ma bouche. C'est comme s'il n'y avait pas de lumière, comme si des fragments d'objets ici avaient perdu la lumière qui est inséparable d'eux. La table n'est pas là pour rien, bien qu'elle se souvienne de l'arbre. La table n'est pas immortelle, bien qu'elle fredonne un air de durer toujours. La table est en vendredi, avec moi ; nous sommes tous deux dans ce pauvre jour sombre et il me semble que je souris mais ce n'est pas le cas.